

Putain de Blanche-Neige !

Fan de polars, je m'étais quelquefois demandé à quoi ressemblait un Sig Sauer vu de près. Mais là, d'en avoir une quinzaine pointés sur moi me prouve à quel point certaines questions ne méritent pas réponse.

Je parle des flingues, mais derrière chaque arme se trouve la gueule d'un flic. Mâle, femelle ? Placide, excité ? Aucune idée. Tous portent gilet pare-balles, gants et cagoule. Parure complète couleur du deuil.

Voilà qui n'incite guère à l'optimisme.

D'autant que je parle uniquement de ceux qui entourent la voiture. J'ignore combien ils peuvent être en tout. Leur intervention me semble un peu disproportionnée.

Bagnoles, motos, d'accord. Mais l'hélico en vol géostationnaire...

J'ai fait une connerie. Je le reconnais. Une grosse. Admettons. Mais ils ne vont pas me faire exploser la tête pour ça. Je dis ça pour tenter de guérir un furieux tremblement. Parce que leurs yeux ne me font aucune promesse. Je vois leurs bouches. Elles me gueulent des trucs. Je ne comprends rien de ce qu'elles disent. Je suis tétanisé. Par chance, j'ai les mains sur le volant. Mais je n'ose pas bouger. Je ne voudrais pas qu'ils m'imaginent armé.

Si j'étais sûr qu'ils sachent lire sur les lèvres, je leur hurlerais que tout ça c'est la faute à Blanche-Neige. Je ne suis pas sûr que ça passe.

Ils risquent de croire que je me fous de leur gueule.

Et pourtant...

Tout a commencé deux semaines plus tôt. Avant de partir au boulot, Léa m'a dit : *Un dessin animé, ce soir, ça te dirait ?* J'étais partant moyen. Mais bon, dans un couple, ça ne peut pas toujours être le même qui rame. J'ai donc demandé lequel lui ferait plaisir. C'est là qu'on a découvert un truc surprenant : Léa n'avait jamais vu Blanche-Neige. Beaucoup d'extraits mais jamais le truc entier. Je lui ai alors promis de le télécharger. On s'est embrassé et elle est partie taffer. Moi, je me suis recouché. Sans regret. J'étais au chômage. Je m'en accommodais.

Vers midi, je me suis connecté sur site et j'ai lancé le téléchargement. Puis je suis sorti. Pour faire comme tous les jours. C'est-à-dire pas grand-chose. Les potes, le bistrot. La glandouille, quoi. Ça occupe.

De sorte que Léa et moi, on est rentré en même temps. On a mangé puis on s'est installé au canapé pour regarder Blanche-Neige. On a vite déchanté. De Walt Disney, ne restait que l'image initiale : le château magique.

Après, ça partait en sucette. C'était vraiment le cas de le dire. Le truc s'intitulait *Ça glisse au Pays des Merveilles*. On n'était pas passé loin. Il y avait même des seins animés. Léa a râlé. J'ai ricané. Puis elle s'est mise à pleurer. Je n'ai pas compris pourquoi. Alors elle m'a expliqué qu'elle avait eu une journée de merde. Entre son chef et les clients...

La vraie crise. Je ne savais pas comment la calmer. Alors, manière que le truc ne me retombe pas sur le râble, je l'ai consolée en lui disant que pour la Saint-Valentin, je réalisais son rêve : un weekend à Biarritz. Ses larmes ont aussitôt séché. On s'est embrassé. Et plutôt que d'opter pour un plan B sur l'écran, on a opté pour un plan plus près de la dernière lettre de l'alphabet.

Une semaine plus tard, j'ai commencé à me demander si je n'avais pas joué les grandes gueules. Parce qu'un séjour au bord de mer, ça coûte quelques sous. Pour en avoir le cœur net, je suis allé me balader sur la toile. J'ai fait mon compte.

Ça mettait le lot à 300 balles en comptant les extras.

Je venais de toucher mon RSA. Ne restait qu'un problème : la voiture. J'ai donc regardé les locations de bagnole. Ça m'a freiné dans mon élan. J'ai hésité un moment. Puis j'ai sorti ma carte bleue. Dix minutes plus tard, j'étais moins riche mais paré pour honorer ma promesse.

Le problème bagnole, je l'avais solutionné à ma sauce.

Celle déjà dégainée, mes potes et moi, pour se payer une virée. Pas un vol. Juste un emprunt. Deux jours top chrono. Pas de quoi fouetter un chat.

Le soir même, j'ai annoncé la bonne nouvelle à Léa. Ça n'a pas raté, elle m'a aussitôt demandé comment on allait se rendre à Biarritz. Ça, c'est la force des filles : toujours en tête le côté pratique. Je l'ai rassurée. Fred, un pote à moi, bossait dans un garage. Il avait promis de me prêter la bagnole d'un client. Les fameux essais sur route... Je l'avais dépanné. Il me devait bien ça.

Léa a souri.

Le passé m'a rattrapé ce matin au réveil. 13 février. Jour du départ. Tout était prêt. Ou presque. Léa avait pris son après-midi.

Ne manquait qu'une chose : la caisse.

J'ai dit à ma chérie que j'allais récupérer la bagnole. Rendez-vous à la maison à 16 heures. J'avais *un peu* menti. Mon pote Fred bosse... en boulangerie. J'ai donc décidé d'appliquer mon plan. Pas compliqué.

Très souvent, des gens laissent leur voiture, moteur en marche, le temps d'une bricole. C'est un constat que nous avons fait, mes potes et moi. Cela se vérifie dans trois cas de figure : le temps de poser un môme à l'école. Celui d'acheter le pain dans ces anciennes stations-service reconverties en boulangerie. Enfin, au moment de charger la valise d'un parent ou d'un ami à l'aéroport.

Nous étions en pleines vacances scolaires. Première option morte. J'ai zappé la deuxième parce j'étais connu en ville. N'en restait qu'une. Je suis donc allé prendre la navette. Direction l'aéroport. En été, j'aurais laissé courir. Mais en février, avec gants, bonnet, écharpe, grosse doudoune et lunettes de ski. Qui me reconnaîtrait ? En plus, faire le pied de grue en matant devant les portes d'un hall d'aérogare semble presque normal.

À 10 heures, je suis descendu de la navette et me suis mis en faction. Deux minutes plus tard, j'ai cru que le Père Noël faisait du rab. Juste devant moi, une voiture venait de heurter l'arrière d'une autre. Rien de méchant. N'empêche que la

femme au volant de la voiture emboutie s'est arrêtée, est descendue, moteur en marche, portière ouverte. Elle a jeté un œil à l'arrière de sa voiture puis est allée voir le gars qui, lui, était resté au volant. Il avait l'air de s'en foutre. Tout juste a-t-il consenti à baisser sa vitre.

J'ai jeté un œil. Malgré les vitres teintées, j'ai vu qu'il n'y avait personne d'autre dans la caisse. Je n'ai pas hésité. J'ai foncé. Peu après, je passais la première et m'arrachais sans même prendre le temps de fermer la portière.

C'est pour cette raison que j'ai entendu la femme gueuler : ! *Hijo de puta* ;

Ça ne m'a pas vraiment surpris. Elle m'avait paru typée. La frontière espagnole n'était pas si loin. À sa place, moi aussi j'aurais eu la haine. Sa colère, je l'ai bien entendue.

En revanche, ça n'est qu'après coup que j'ai perçu l'accent du désespoir.

Une fois lancé, j'ai mis ma ceinture. Ç'aurait été idiot de me faire arrêter pour une bêtise pareille. J'étais fier de moi. Content d'avoir décroché le cocotier. Non seulement le plein était fait mais il s'agissait en plus d'une voiture de location. Les papiers traînaient sur le siège passager, le logo *Avis* en belles lettres rouges. Le vrai jackpot. En cas de contrôle, les flics n'y verraient que du feu. Prudent, j'ai jugé plus malin de rentrer par les petites routes plutôt que par le périph'. La bagnole déjà pouvait avoir été déclarée volée.

De toute façon, prendre le chemin des épingles ne me dérangeait pas. Je me mangeais du kilomètre en plus mais ça me permettait de me faire la main sur la bagnole. J'ai roulé un quart d'heure sur des petites routes de campagne. C'est en passant devant une pub pour un magasin de dégriffés où Léa m'avait traîné une fois que quelque chose m'est venu en tête.

La femme était sortie comme une balle de la voiture. Elle n'avait rien dans la main. Une fille sans sac à main, ça n'existe pas. Il devait donc y en avoir un dans la voiture. Peut-être qu'à l'intérieur quelques billets m'attendaient. De quoi faire pétiller notre escapade. Je me suis donc garé un peu plus loin. Quitte à piocher dans le tas, j'aimais autant le faire en toute discrétion. J'ai regardé devant le siège passager. Rien. J'ai pensé au coffre. Mais, par acquit de conscience, je me suis retourné vers la banquette arrière. C'est là que je l'ai vu.

Pas le sac à main... le bébé !

Endormi dans son rehausseur, placé juste derrière le siège conducteur. Ça expliquait pourquoi je ne m'étais rendu compte de rien et aussi la curieuse odeur douceâtre qui flottait dans l'habitacle. Inutile de dire que sur l'échelle *fier de moi* j'ai redescendu quelques échelons. J'étais dans la merde. Une merde noire. Autant que le petit bébé derrière moi à en juger par cette fameuse odeur. J'ai vite compris que je n'avais pas le choix. Cette caisse était un sac d'embrouilles.

Je devais m'en débarrasser au plus vite.

Un instant, j'ai même eu envie de me tirer à pied. Genre rien à voir dans l'histoire. Deux heures de marche me faisaient moins peur qu'être accusé de kidnapping. Je l'aurais sans doute fait sans le passager miniature. Je n'y connais rien en bébé mais du peu que j'en avais vu, je ne lui donnais pas plus de quelques mois. Si j'abandonnais la voiture en pleine cambrousse, qu'allait-il advenir du

mouflet ? Avec le froid qu'il faisait, l'habitacle allait vite devenir frais. Le même allait brailler, s'égosiller, peut-être même claquer de froid ou d'apoplexie.

J'ai essayé de réfléchir. Mais sous tension, on est moins performant. Où abandonner le véhicule ? Devant l'hôpital ? Le commissariat ? Ça puait la gueule du loup. Mais vu comme chacun se fout de la vie des autres...

Je commençais à flipper grave quand je les ai vus débouler de loin. Ils étaient deux. Chacun sur sa bécane. Deux motards de la police. J'ai pas cherché à comprendre. J'ai redémarré en priant pour qu'ils tournent à droite au carrefour.

Évidemment, ils ne l'ont pas fait.

C'est là que mes mains se sont mises à trembler sur le volant. Je ne savais plus quoi faire. Essayer de les gratter ou lambiner pour me laisser doubler ? J'ai essayé les deux. Ça n'a rien donné. Comme s'ils calquaient leur vitesse sur la mienne.

J'ai gueulé : *merde !* avant de réaliser que ça n'arrangerait rien si je réveillais le bébé. Par chance, ça ne s'est pas produit.

J'étais encore à me tâter quand je l'ai vu arriver. Pas bien haut dans le ciel. Un hélicoptère. Bleu... comme ceux de la gendarmerie. La cocarde m'a renseigné. Je me suis un peu plus liquéfié lorsqu'il a viré sur place pour me suivre par la droite. Je n'en revenais pas. C'était après mon cul qu'ils en avaient. Aucun doute.

Je ne voyais pas comment j'allais pouvoir m'en sortir.

Je l'ai encore moins vu en arrivant au carrefour. Toutes les voies étaient bloquées par des véhicules banalisés. Et partout. Mais partout ! Des flics en uniforme noir, gilet pare-balles, cagoule... et arme au poing. J'ai ralenti. Puis je me suis arrêté. Je tremblais comme une feuille. Et eux se rapprochaient, leur Sig Sauer pointé sur ma tronche.

Pour Biarritz, ça semblait compromis...

Ils n'ont pas tiré. En revanche, ils m'ont extrait de la voiture dans un incroyable déchaînement de brutalité avant de m'allonger sur le goudron glacé et de me menotter dans le dos.

J'en ai entendu quelques-uns me traiter de *connard !* et de *pauvre con !*

Mais ce n'est pas ça qui m'a fait le plus mal.

Maintenant je sais. La nuit est tombée. Léa doit se demander quel plan je lui ai fait. Si elle savait... On n'est pas près d'aller voir la mer. La femme qui est sortie de la voiture parlait espagnol. Normal. Elle est bolivienne. Mais elle ne venait pas pour faire du tourisme. Elle passait en fait une importante quantité de cocaïne.

Ce n'était pas elle le véritable gibier. Mais les flics comptaient sur elle pour les aider à remonter la filière jusqu'au commanditaire. C'est pour ça qu'ils m'ont retracé si vite. Il y avait un mouchard sous l'aile avant de la bagnole. Avec ma connerie, j'ai foutu en l'air une enquête de huit mois.

À les croire, je risque d'en prendre pour un an.

Mais ce n'est pas cette menace qui m'a rendu malade.

C'est d'apprendre où était planquée la came. En fait, le bébé ne dormait pas. Il était mort. Il avait été éviscéré et son corps était bourré de cocaïne.

Elle venait de là cette odeur un peu douceâtre...